

L'autre face de Fouad Takarli entre imitation et inspiration par La Chute d'Albert Camus

Assistant Professor Dr. Awatif Nsief Jassim Al Saadi

University Aliraqia- college of Arts
Awatif.n.alsaadi@aliraqia.edu.iq

**رواية "الوجه الآخر" لفؤاد التكرلي بين المحاكاة والإلهام
لرواية "السقطة" لألبير كامو**

أ.م.د. عواطف نصيف جاسم السعدي

كلية الآداب - الجامعة العراقية

البريد الإلكتروني: Awatif.n.alsaadi@aliraqia.edu.iq

Résumé

La question de l'influence entre la littérature arabe et occidentale, notamment française, est au cœur de nombreuses études. Cette étude prend l'exemple *L'Autre face* du romancier irakien Fouad Al-Takarli et de *La Chute* du français Albert Camus pour éclaircir cette problématique et interroger la nature de cette influence : Est-ce une imitation, une inspiration ou une forme de reproduction de texte ? Notre étude souligne que les écrivains arabes intéressés par ce nouveau genre littéraire se sont retrouvés face à un dilemme : suivre les étapes de développement du roman occidental, ou créer un modèle original inspiré des acquis de la littérature occidentale tout en préservant leur identité culturelle. L'étude a présenté les points de similitude entre les héros des deux romans et a souligné les points de différence pour arriver à la conclusion que le héros d'Al-Takarli, le simple jeune employé, ressemble beaucoup au héros de Camus, le distingué et avocat à succès qui a atteint la fin de sa vie, même s'il existe quelques différences. Cependant, Al-Takarli a enraciné son héros dans son environnement et n'a pas imité la créativité de Camus, mais avait plutôt sa propre créativité.

Mots clés : Camus- Comparatisme littéraire- Takarli- roman arabe- La Chute

Introduction

Le roman est un genre littéraire relativement jeune qui a émergé en Europe au XVI^e siècle. Il connaît un développement rapide au XIX^e siècle, notamment avec la montée du romantisme et du réalisme. Le roman devient alors un genre important de la littérature occidentale et est considéré comme un moyen privilégié d'expression de la réalité sociale et personnelle.

Bien que le monde arabe ait découvert le roman au XIX^e siècle, le genre ne s'est pleinement implanté dans la littérature arabe qu'au XX^e siècle. L'émergence du roman arabe est liée à plusieurs facteurs, notamment au développement de l'éducation et de la presse ; l'alphabétisation accrue de la population arabe et la diffusion de la presse ont simplifié l'émergence des lecteurs littéraires. En outre, les écrivains arabes ont été influencés par la littérature occidentale, en particulier les romans français, ainsi que par les changements sociaux et politiques. Le dernier facteur concerne les changements sociaux et politiques qui ont affecté le monde arabe au XX^e siècle, en particulier la colonisation, l'indépendance et la guerre, et qui ont influencé les écrivains arabes.

Les premiers romans arabes ont été publiés au début du XX^e siècle. Il s'agit souvent des romans d'apprentissage relatant le parcours d'un jeune homme qui découvre le monde moderne. Ces romans sont souvent influencés par les romans français, notamment les œuvres de Flaubert et de Balzac.

Au XX^e siècle, les romans arabes se sont diversifiés et de nouveaux thèmes ont été explorés. Il existe des romans historiques, sociaux, politiques, psychologiques, etc. Les écrivains arabes ont recours au roman pour explorer les réalités sociales et politiques du monde arabe, mais aussi pour exprimer leur individualité et leur vision du monde.

La question de l'influence entre deux cultures, deux littératures ou deux écrivains a suscité un grand émoi, notamment parmi les adeptes de l'école française de littérature comparée. Ces études vont jusqu'à accuser les auteurs d'imitation ou de plagiat sous diverses étiquettes comme celle d'intertextualité. Dans cette perspective nous soulignons certaines similitudes entre *L'Autre face* de Fouad Al Takarli et *La Chute* d'Albert Camus, ce qui nous incite à étudier la nature de cette similitude et à voir si elle marque une imitation ou une inspiration.

Pour atteindre notre objectif, nous présentons la vie en Irak, qui constitue le cadre de l'histoire de Takarli, révélant le contexte de l'art narratif, son émergence et son développement dans la première moitié du XXe siècle. Les jeunes écrivains irakiens lisaient généralement de la littérature moderne comme des romans et des nouvelles traduites de langues étrangères, et ils continuaient à lire non seulement ce nouveau genre, mais aussi des textes de la littérature arabe qui a conservé jusqu'à la fin de XIXe siècle le religieux et le traditionnel. La langue de ces livres était l'arabe classique. L'ouverture à la littérature occidentale qui s'amorce durant cette période est connue sous le nom d'Al Nahda (renaissance). Ces jeunes amateurs admiraient la structure, le langage et le style de ce nouveau genre, mais rechignaient devant l'expérience d'il y a près de deux siècles. Les romans en Europe ont connu des périodes et des changements radicaux : romans classiques, romantiques, réalistes, naturalistes, symbolistes, nouveau roman, etc. Ils se sont donc retrouvés face à un héritage très riche de produit narratif qui les ont laissés à mi-chemin : suivent-ils les étapes de développement de ce genre pour ne pas rater quelque chose qui s'étendra sur des siècles, ou appliquent-ils les derniers exemples et modèles du genre, cela reviendrait à écrire leurs textes selon le roman existentialiste ou le texte absurde qui régnait à la fin de la première moitié du XXe siècle. Ou choisir la voie adaptative comme l'a fait Mustafa Lutfi al-Manfaluti en

Egypte ou, finalement, choisir la voie innovante en appliquant toutes ces expériences et créer un modèle irakien qui bénéficie des produits de l'autre partie tout en conservant sa spécificité et son caractère unique.

L'influence d'un écrivain sur un autre est un phénomène courant en littérature. Les écrivains sont souvent, consciemment ou inconsciemment, influencés par les œuvres de leurs prédécesseurs. Cet impact peut être positif ou négatif selon l'usage. Les influences positives permettent aux écrivains de développer leur propre style et leur propre vision du monde. En s'inspirant du travail d'autres auteurs, les auteurs peuvent apprendre de leurs techniques et de leurs idées. Cela leur permet de créer des œuvres plus originales et riches. Ils savent développer leur propre style et leur propre voix. L'influence négative est celle qui amène un auteur à copier ou à plagier l'œuvre d'un autre auteur. Cette influence peut affecter l'originalité et la crédibilité du travail de l'auteur concerné.

Le contexte irakien

La Renaissance arabe, ou la Nahda, est un mouvement intellectuel et culturel né sous l'Empire ottoman au XIXe siècle. Ce mouvement a permis le renouveau de la littérature arabe. Avant la Nahda, la littérature arabe était dominée par des genres traditionnels tels que les lettres, les maqamats, les essais et la poésie. Ces genres étaient souvent écrits dans un langage soutenu, proche de celui du Coran. Ce qui était difficile à comprendre pour la plupart des gens, notamment pour la jeune génération, qui parlait les dialectes locaux. La Nahda a apporté des changements dans ce domaine. Les écrivains de la Nahda ont tenté de rendre la littérature arabe plus accessible au grand public. Ils écrivaient dans un langage plus simple et plus proche du langage parlé. Ils ont également introduit de nouveaux genres littéraires, tels que le roman, le théâtre et la nouvelle. Ces changements ont modernisé la

littérature arabe et lui ont permis de toucher un public plus large. Ils ont également contribué à la formation d'une identité arabe moderne :

« L'Irak se distingue surtout par ses nouvellistes qui traitent, le plus souvent, des problèmes rencontrés par des intellectuels frustrés et désillusionnés qui vivent mal leur échec de révolutionnaires et leur persécution par le pouvoir politique, que celui-ci soit monarchique ou républicain. Ils abordent également les thèmes de l'opposition entre tradition et modernité, entre campagne et ville, entre paysans et citadins ainsi que l'émancipation de la femme. »⁽¹⁾

Le célèbre slogan de Taha Hussein, « Le Caire écrit, Beyrouth publie, Bagdad lit. », indique la complémentarité entre les trois civilisations anciennes : pharaonique, phénicienne et sumérienne. Cette coopération a permis le développement et l'épanouissement de la littérature arabe. Le slogan de Taha Hussein exprime également l'importance de la culture et de l'éducation dans le monde arabe. Le Caire, Beyrouth et Bagdad sont toutes des villes dotées de longues traditions culturelles et éducatives. L'idée de Hussein est avant tout une représentation symbolique d'une époque où le monde arabe était plus centralisé culturellement.⁽²⁾ Ces villes ont produit de nombreux écrivains, poètes, érudits et intellectuels qui ont contribué à la richesse de la culture arabe :

1- TOELLE, Heidi et ZAKHARIA, Katia. *A la découverte de la littérature arabe, du Vie siècle à nos jours*, Flammarion.Paris. 2003. P 346

2- Hassan MADAN, "Le Goglfé écrit, lit et publie". In *Alkhaleej*. 25 mars 2021. Disponible sur <https://www.alkhaleej.ae/2021-03-25/%D8%A7%D9%84%D8%AE%D9%84%D9%8A%D8%AC-%D9%8A%D9%83%D8%AA%D8%A8-%D9%88%D9%8A%D9%82%D8%B1%D8%A3-%D9%88%D9%8A%D8%B7%D8%A8%D8%B9/%D8%B4%D9%8A%D8%A1-%D9%85%D8%A7/%D8%A7%D9%84%D8%B1%D8%A3%D9%8A-%D8%B2%D9%88%D8%A7%D9%8A%D8%A7>

« Les Irakiens lisaient déjà des nouvelles et des romans égyptiens de Manfaluti surtout, et libanais de Jubrân Khalîl Jubrân, ainsi que des œuvres traduites de l'anglais, du français et du russe. Toutes ces lectures exercent leur influence sur les jeunes écrivains ainsi que l'influence considérable de la littérature turque ; puisque le turc était la langue officielle du pays, dans l'enseignement et le journalisme. »⁽¹⁾

Ajoutons le rôle des traductions et des magazines qui résument ce qui se passe à l'Ouest, à l'Est et dans les pays arabes, comme les activités culturelles et littéraires : « Dans son livre *La Naissance de La Nouvelle et Son Progrès en Irak, 1939-1908*, Abd Al-Ilah Ahmed affirme que l'art narratif est né tout de suite après la déclaration de La Constitution par Les Ottomans en 1908. »⁽²⁾ Un exemple est la revue « Al-Adab » (مجلة الآداب), apparu au Liban en 1953. Le Damascus Reporter affirmait dans son numéro de septembre 1954 que la préférence du lecteur était le facteur déterminant dans la sélection des œuvres traduites à partir de langues étrangères. Le fondateur du magazine, Suhail Idris, était lui-même traducteur de Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Albert Camus. Veuillez noter que Fouad al-Takarli ne se contente pas de lire ce magazine, mais apporte également des opinions et publie des nouvelles et des pièces de théâtre. Ou bien sûr la revue « Al-Adib » (مجلة الأديب), où Fouad et son frère Nihad ont publié la plupart de leurs articles et ouvrages littéraires, notamment des nouvelles et des pièces de théâtre.

Un autre facteur qui contribue à la diffusion de la culture étrangère est la connaissance de langues étrangères comme l'anglais et le français, notamment

1- Awatif AL SAADI. 2009. *La ville natale de François Mauriac à Fouad Al Takarli*. Thèse de doctorat soutenue à l'université François Rabelais. Tours. France. P.111.

2- Ibid. p.110.

lorsqu'on parle de littérature française. Cela aide les jeunes à lire les livres sans attendre la traduction qui était limitée. Notons que Takarli parlait couramment l'anglais et le français. Dans les années 1960, il voyage en France et traduit, plus tard, ses deux premiers romans, *L'Autre face* et *Les voix de l'aube* en Français, démontrant la place importante qu'occupait la langue française dans la carrière de Takarli.

Il ne faut pas oublier le rôle de son frère Nihad al-Takarli, considéré comme le premier critique littéraire irakien :

« L'existentialisme a influencé beaucoup d'intellectuels irakiens, surtout le critique Nihad al-Takarli qui introduisit les théories sartriennes en ce qui concerne la littérature et la liberté du choix de vivre et de penser ; (...). De plus, les écrivains ont profité de ce que Nihad al-Takarli a écrit dans les magazines littéraires ou de son contact personnel; comme il le fit avec son frère Fouad al-Takarli, ou bien avec d'autres nouvellistes comme Abdel Malik NOURRI »⁽¹⁾

À partir de ce qui précède, nous soulignons la relation entre Fouad al-Takarli et la langue française et la littérature française, et confirmons la possibilité d'une influence de la littérature française.

Entre La chute et L'Autre face

En 1956, Albert Camus publie son roman, *La Chute* à Paris chez Gallimard. Ce roman est divisé en six parties non numérotées. Camus écrit la confession d'un homme à un autre, rencontré dans un bar d'Amsterdam. Le roman était initialement destiné à être inclus dans le recueil de Camus de 1957, *L'Exil et le Royaume* sa dernière œuvre « littéraire » publiée. La particularité de ce roman tient au fait que

1- Awatif AL SAADI. Op.cit. p. 13.

l'homme qui se confesse est le seul à parler, durant tout l'ouvrage. Le choix de cette focalisation implique que le lecteur ne dispose d'aucune information extérieure dispensée par un narrateur omniscient. Béatrice Bonhomme donne à ce roman sa singularité en le plaçant en dehors des trois groupes qui classent tous les livres de Camus et en le qualifiant par « un texte paradoxal »⁽¹⁾. Elle divise l'œuvre de Camus en trois groupes : 1-les premières œuvres *L'Envers et l'Endroit*, *La Mort heureuse* et *Noces*. 2- L'Absurde : *Caligula*, *L'Etranger* et *Le Mythe de Sisyphe*. 3- La révolte et la solidarité humaine : *La Peste*, *L'Etat de siège*, *L'Homme révolté* et *Les Justes*.

Ce roman raconte l'histoire de Jean-Baptiste Clamence, ancien avocat parisien, et les événements qui ont changé sa vie à jamais. Il nous décrit sa vie comme un parfait égoïste, amoureux de lui-même, mais lorsqu'il rentre chez lui un soir, il aperçoit une jeune fille qui se jette à l'eau après quelques minutes de son passage. Il ne lui porte pas secours. Il n'aidera pas. À partir de ce moment, il commença à souffrir d'une sorte d'obsession provoquée par la culpabilité :

« L'itinéraire moral de Clamence peut être considéré comme celui d'une conscience moderne, car il exclut la mauvaise conscience au sens traditionnel du terme. Les forces qui opèrent dans son âme ont un caractère autonome, prennent facilement la forme du symbole, comme les forces intérieures de la psychologie mécaniste de Freud. Le rire représente une aventure plus générale que la mauvaise conscience ; il matérialise l'inquiétude, l'angoisse métaphysique. Clamence compare l'institution catholique de la confession à une « blanchisserie ». Il préfère se blanchir par le self-service du monologue intarissable. Ainsi le faux prophète oppose

1- Béatrice Bonhomme et autres. *Analyses et réflexions sur Albert Camus, La Chute*. Ellipses. Edition marketing. Paris. 1997. P 13

une fin de non-recevoir à ses juges. « La plus haute sagesse consiste à ne rien regretter », dit Kierkegaard. Horace exprime la même idée à travers une formule qui, par la concision du style, aurait ravi Clamence : «nulla pallescere culpa ».⁽¹⁾

De sa part, le roman de Takarli est aussi un roman court raconté par un narrateur omniscient. Ce roman a également été publié dans un recueil de nouvelles portant le même titre que le roman « *L'Autre face* ». Ce livre a été publié en 1960, quelques années après la publication de *La Chute*. Le personnage principal, Mohamed Jaafar est une sorte d'antihéros, les événements nous montrent un personnage passif, négatif, replié sur lui-même, ne pensant pas au malheur des autres. Il aime lire, et travaille comme commis qui écrit et publie parfois quelques articles dans le journal, mais il mène une vie misérable et n'aime rien faire pour changer sa condition. Il y pense tout le temps, mais il n'obtient aucune réaction positive. Il ne sait même pas pourquoi il fait cela. Ce monsieur est originaire d'une petite ville appelée Baaqoubah. Il est marié et vit dans une chambre dans une maison d'hôtes. Il mène une vie tranquille avec sa femme Sa'dīyah, mais cette paix ne dure pas longtemps. Sa situation financière s'est détériorée après que sa femme est tombée enceinte. Il n'est plus en mesure de payer son loyer et doit remettre les bijoux de sa femme à l'huissier Sayed Hachim, afin d'hospitaliser sa femme, qui a donné naissance à son enfant décédé. Sa santé s'est détériorée et elle est finalement devenue aveugle. Malgré toutes ces difficultés, MJ développe une relation amoureuse avec sa voisine, Salima. Il décide de divorcer sa femme à son insu et l'emmène vivre avec sa famille à Baaqoubah.

1- Hans Boll-Johansen. « *L'idéologie cachée de La Chute d'Albert Camus* » in *Revue Romane*, Bind 14 (1979) 2. Page 184. Disponible sur https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29300/26212
Consulté le 20 avril 2024.

Il retourne à Bagdad, à Salima, mais il la quitte aussi et erre dans les rues sans but. Takarli dépeint son personnage défaillant en fuyant un jeune homme mourant dans la rue. L'image de sa défaite le hante, cet accident est évoqué à plusieurs reprises dans le roman. Il s'est également enfui de sa femme qui mérite ses soins. La fin de ce roman n'est pas résolue, Mais MJ est un jeune homme simple qui aime la vie et ne peut s'empêcher d'en profiter. Le romancier met en scène des jeunes de la seconde deuxième moitié du XXe siècle venus des villages et des petites villes pour travailler à la capitale. Ils s'éloignent de la famille, de l'identité, du présent et du futur :

« Depuis une prise de conscience qui remonte à un passé lointain, le personnage qui porte tout le roman vit « en retrait », incapable d'adhérer directement à la vie. Ayant eu accès à une certaine- une partielle- culture, ayant un temps pratiqué l'écriture, vivant sur une pénible impression d'échec, il jette un regard sévère sur l'humanité qui l'entoure et qui vit au premier degré. De lui-même, il entretient une certaine opinion, qui le place au-dessus du vulgaire, le soustrait aux conformismes ambiants. »⁽¹⁾

Clamence comme Mohamed Jaafar, les deux symbolisent l'homme moderne : égoïste, vivant dans le pur divertissement, qui semblent avoir perdu de vue les principes de justice et de responsabilité :

« Clamence est d'abord et surtout lui-même. L'intérêt qu'il présente réside dans le jeu des forces multiples et souvent contradictoires qui s'affrontent à l'intérieur de son Moi. Personnage particulièrement

1- Odette Petit et Wanda Voisin. Présentation de Fouad AL TAKARLI. *L'autre face*. Traduit de l'arabe et présenté par Odette PETIT et Wanda VOISIN. Imprimé par Corlet. Condé-sur-Noireau. France. 1991. Page 10

égocentrique, il s'est attardé à un stade précoce de l'évolution psychologique normal, qualifié de « stade du miroir » par Jacques Lacan. Clamence, se mesurant avec autrui, ne trouve personne de plus captivant que lui-même. »⁽¹⁾

Une lecture approfondie révèle des similitudes entre les deux romans, comme le cadre spatial. Clamence vit à Amsterdam depuis 4 ans, loin de Paris, sa ville natale. MJ vit à Bagdad depuis quelques années, loin de sa ville natale Baaqoubah. Mais à Bagdad, comme tout autre étranger, sa vie se confine à un territoire précis :

« (...), plus précisément la vieille ville de Bagdad, avec la rue Rachid pour artère. Dans une vie étranglée par la pauvreté, les jours consistent, pour le personnage principal, à quadriller deux ou trois lieux, sans plus. A pied ou en autobus, il se rend du lieu de travail : une pièce partagée avec un collègue, au lieu de séjour : une pièce pour un face-à-face de tous les instants avec sa femme. Entre les deux, un crochet possible, un lieu de rendez-vous : le café »⁽²⁾

Camus utilise le pronom « je » pour faire parler son protagoniste. Bien que Takarli choisisse de raconter le roman à travers un narrateur omniscient, il est important de noter que tout le texte est construit autour de son protagoniste, Mohammed Jaafar :

« L'univers extérieur n'existe qu'en tant qu'il est perçu, appréhendé, par Mohamed Jaafar. Une figure syntaxique – abstraite puisqu'elle concerne la relation directe, sans outils de liaison, des unités au sein de la phrase – emprisonne le personnage dans les mailles

1- Hans. Op.cit. p.184.

2- Odette Petit et Wanda Voisin. Présentation de *L'Autre face*. Op.cit. Page 9.

d'un filet bien serré : il est pratiquement, intensivement, le sujet de toutes les phrases. Les autres n'ont que l'existence que leur confère le fait qu'il les voit, les entend parler, les regarde entrer et sortir. »⁽¹⁾

Pour tous deux, c'est comme un lieu d'exil, mais c'est la fin de la vie de Clamence, un jugement, une punition pour tout ce qu'il a fait dans la vie, notamment son attitude négative envers la femme noyée. Camus, habitué à choisir des environnements ensoleillés, change de boussole dans ce roman : « *Il semble que cet homme méditerranéen, le champion de « la pensée du Midi » se soit tourné délibérément vers le nord, vers les pays froids et brumeux, et qu'en se détournant ainsi de la clarté méridionale il ait voulu s'adonner à l'exploration des profondeurs plus troubles de l'âme.* »⁽²⁾ Clamence, le protagoniste de *La Chute*, est plus complexe que n'importe quel autre personnage des œuvres précédentes de Camus. Jusqu'alors, la psychologie des personnages était secondaire par rapport au rôle qu'ils jouent dans l'histoire.⁽³⁾ Il deviendrait un symbole de l'homme moyen, représentant l'humanité ordinaire, et nous nous verrions tous en lui. Nous devons l'admettre, « *sa vanité sera notre vanité, et sa médiocrité sera notre médiocrité.* »⁽⁴⁾

Ce personnage se compose de monologues confessionnels dans lesquels il se décrit comme socialement et professionnellement supérieur, célibataire, âgé de 40 ans, sans travail rémunéré, vivant presque en marge de la société, bavard et se considérant à l'époque du récit plus intelligent que les autres. Malade, il est absolutiste et prend toujours des mesures extrêmes.

1- Odette Petit et Wanda Voisin. Présentation de *L'Autre face*. Op.cit. Page 10.

2- A. Herbert. "Dostoïevski et Camus et l'immoralité de l'âme". In *Revue de littérature comparée*. N.3. Juillet-septembre 1980. 321-355. p. 346.

3- Voir Ibid. p 347

4- Ibid. p 348.

Mais pour MJ, l'exil va changer sa vie. Sa vie commence avec la culpabilité de ne pas avoir aidé deux personnes en danger : un jeune homme mort dans la rue et sa femme. Le crime, ou plutôt la culpabilité décisive, des deux personnages principaux de Camus et Takarli : le « non-assistance » d'une personne dont la vie est en danger. Cet événement ne passe pas inaperçu auprès des deux personnages, puisque les romanciers le répètent tout au long du roman.

Dans *L'Autre face* cet accident se situe au début du roman :

« Il sentit une main se poser sur son épaule et se dit que la compagnie d'un ami le priverait de ses derniers instants de solitude. Lentement, il se retourna et son regard tomba sur un jeune homme inconnu. (...) Il se sentit gêné, se demandant ce que cet inconnu pouvait bien attendre de lui ; puis il vit le bras du jeune homme retomber le long du corps et il entendit une voix basse et rauque murmurer : « Je ne vais pas bien ; emmène-moi à l'hôpital. Je ne peux pas marcher, je.... » La tête du jeune homme s'inclina peu à peu. Il vit ses cheveux noirs courts coupés à la diable (sic). La voix reprit, avec lenteur : « je vais mourir. Je vais ...mourir. »⁽¹⁾

Comment Mohammed Jaafar a-t-il réagi ? Il s'est enfui et n'a rien fait pour aider ce jeune homme. Mais l'image de ce jeune homme mourant vient souvent à l'esprit : *« Durant le trajet de l'autobus, l'image du jeune homme malade hanta son esprit, telle un fantôme. Il l'avait laissé mourir avec une dureté incroyable. »⁽²⁾* Il savait qu'il donnait une fausse impression aux autres : *« Les gens se laissaient// prendre à un air de sincérité et de franchise empreint sur son visage ; ils y voyaient des signes de force et de confiance. Ce jeune homme qui lui avait demandé du*

1- Takarli. *L'Autre face* p 18

2- Ibid. page 19

secours, ce matin, faisait partie de ces gens abusés. »⁽¹⁾ MJ n'oubliera jamais cette personne : « Et il se rappela le jeune homme aux grands verres fumés. Seulement, il n'avait pas d'arguments pour démontrer cela. »⁽²⁾

Un moment de réflexion sur sa vie, rappelle des souvenirs à ce jeune homme:

« L'autobus à l'arrêt vide. Il y montait, lorsque soudain, comme il gravissait les quelques marches, il se souvint qu'il avait laissé un homme mourir derrière lui, un jour. Il y avait de cela un mois ou plus. Mais, pour ce genre de faits, qu'importe le temps qui passe ? (...) Le temps passe, qu'est-ce que cela veut dire ? Que lui était-il resté, à lui, du temps écoulé entre le moment où il avait fui le jeune homme et cette soirée noire qu'il avait passée ? Etaient-ce les épreuves subies par les êtres qui lui étaient les plus proches et dans lesquelles il n'était pour rien ? »⁽³⁾

Ce jeune homme apparaît encore et encore à la fin du roman :

« A l'arrivée de l'un des véhicules rouges, une vieille femme le poussa sur le côté et le précéda, se dirigeant vers la portière. Pris de peur, il recula de quelques pas, observant ceux qui montaient. Son cœur battait plus vite. Il se dit qu'il avait craint que la vieille femme ne fût un nouveau jeune homme lui demandant son aide. Qu'aurait-il fait ? Et qu'aurait fait Ismaïl ? Pour ce qui était de lui-même, il l'ignorait, quant à Ismaïl, il aurait entouré le jeune homme de ses bras, et se serait assis sur le trottoir avec lui, prêt à mourir en même temps que lui. »⁽⁴⁾

1- Ibid. page 25//26

2- Ibid. page 36.

3- Ibid. page 50.

4- Ibid. page 119

Clarence est également possédé par la même obsession, et ses actes envers une femme qui se jette à l'eau changent sa vie à jamais. Le souvenir de cet événement se répète tout au long du roman. Il commence le roman en évoquant implicitement un accident : « *Je ne passe jamais sur un pont, la nuit. C'est la conséquence d'un vœu. Supposez, après tout, que quelqu'un se jette à l'eau.* »⁽¹⁾ La nuit de l'accident fut un jour important dans sa vie : « *Tenez, peu de temps après le soir dont je vous ai parlé,* »⁽²⁾, et plus loin : « *Avec quelques autres vérités, j'ai découvert ces évidences peu à peu, dans la période qui suivit le soir dont je vous ai parlé.* »⁽³⁾

Il nous a raconté en détail ce qui s'est passé.

« Sur le pont, je passai derrière une forme penchée sur le parapet, et qui semblait regarder le fleuve. De plus près, je distinguai une mince jeune femme, habillée de noir. Entre les cheveux sombres et le col //du manteau, on voyait seulement une nuque, fraîche et mouillée, à laquelle je fus sensible. Mais je poursuivis ma route, après une hésitation. (...) J'avais déjà parcouru une cinquantaine de mètres à peu près, lorsque j'entendis le bruit, qui, malgré la distance, me parut formidable dans le silence nocturne, d'un corps qui s'abat sur l'eau. Je m'arrêtai net, mais sans me retourner. Presque aussitôt, j'entendis un cri, plusieurs fois répété, qui descendait lui aussi le fleuve, puis s'éteignit brusquement. Le silence qui suivit, dans la nuit soudain figée, me parut interminable. Je voulus courir et je ne bougeai pas. Je tremblais, je crois, de froid et de saisissement. Je me disais qu'il fallait faire vite et je sentais

1- Albert Camus. *La Chute*. Gallimard. Paris. 1956. Page 19.

2- Ibid. page 52

3- Ibid. page 54

une faiblesse irrésistible envahir mon corps. J'ai oublié ce que j'ai pensé alors. « Trop tard, trop loin... » ou quelque chose de ce genre. J'écoutais toujours, immobile. Puis, à petit pas, sous la pluie, je m'éloignais. Je ne prévins personne. »⁽¹⁾

Il ne cesse de parler de « ce soir », il l'évoque par tout⁽²⁾. C'est le soir de la noyade de la jeune femme et le soir quand il a entendu le rire :

« J'étais monté sur le pont des Arts, désert à cette heure, (...). Je me dressai et j'allais allumer une cigarette, la cigarette de la satisfaction, quand, au même moment, un rire éclata derrière moi. Surpris, je fis une// brusque volte-face : il n'y avait personne. (...). Le rire décroissait, mais je l'entendais encore distinctement derrière moi, venu de nulle part, sinon des eux. »⁽³⁾

Le rire revêt une dimension accusatrice et souligne la passivité de Clamence face au drame de la jeune femme, une passivité qui le rend complice, à ses propres yeux. Clamence est pleinement conscient de ce mécanisme : le rire devient alors un jugement anticipé, une auto-flagellation préventive. Au lieu d'attendre un jugement dernier hypothétique, il se précipite pour se condamner lui-même, assumant ainsi le rôle de juge et de pénitent : « *Il a fallu d'abord que ce rire perpétuel, et les rieurs, m'apprirent à voir plus clair en moi, à découvrir enfin que je n'étais pas simple.* »⁽⁴⁾

1- Ibid. Pages 74//75

2- La Chute 34 : « *J'ai plané jusqu'au soir où ...(...) Je courais ainsi, toujours comblé, jamais rassasié, sans savoir où m'arrêter, jusqu'au jour, jusqu'au soir plutôt où la musique s'est arrêtée, les lumières se sont éteintes.* » /36 : « *Comment ? Quel soir ? J'y viendrais, soyez patient avec moi.* » /48 : « *Mais ce soir, non plus, je ne me sens pas en forme.* »

3- Ibid. page 42/43

4- Ibid. page 89

Clarence se souvient de cette jeune femme dans sa maladie, dans les derniers instants de sa confession, tout à la fin du roman. Hanté par ce souvenir, il exprime un désir paradoxal : revivre cet accident, que cette nuit revienne pour qu'il puisse, peut-être changer d'attitude et sauver la victime : « *Prononcez vous-même les mots qui, depuis des années, n'ont cessé de retenir dans mes nuits, et que je dirai enfin par votre bouche : « O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux ! » Une seconde fois, hein, quelle imprudence !* »⁽¹⁾ cette supplication, répétée comme un mantra, révèle l'étendue de sa culpabilité et son incapacité à se pardonner. L'eau, symbole à la fois de la mort et de la purification, devient ici le théâtre d'une impossible rédemption

Camus, par son choix même du décor et de la situation, souligne l'importance de la noyade de cette femme dans son récit : « *Mais la ville elle-même d'Amsterdam, avec ses pluies, ses brouillards, les eaux de ses canaux, était choisie précisément par Clarence parce que, en tant que ville d'eau, elle représente la crypte immense et perpétuellement manifesté de la jeune femme noyée dans la Seine.* »⁽²⁾

Un deuxième point commun aux deux personnages réside dans leur amour pour la lecture et l'écriture : « *Tous les livres qu'il lisait lui en apportaient la confirmation, à moins de soutenir par gageure que la force de caractère n'était, sous des dehors trompeurs, que sensibilité émoussée. Il serait bien avancé !* »⁽³⁾ Il garde les livres dans son tiroir « *Mohamed Jaafar tendit le bras et sortit de l'un des tiroirs de son bureau un livre qu'il posa près de lui.* »⁽⁴⁾ Ce jeune homme nous

1- Ibid. page 153

2- Margaret Gray. « Les « Juges Intègres » de Clarence : une lecture psychanalytique de La Chute ».

In Actes du colloque international sur Albert Camus à Poitiers, les 29-30-31 mai 1997. p.77

3- Takarli. *L'Autre face*. p20

4- Ibid. p 21

rappelle la jeunesse de Clamence qui avoue à son interlocuteur virtuel qu'il lisait beaucoup avant : « *j'ai cessé de lire depuis longtemps. Autrefois, ma maison était pleine de livres à moitié lus.* » nous pouvons imaginer ce qu'il désigne par « autrefois » c'est sa jeunesse, ce qui correspond avec la vie de Mohamed Jaafar. On peut alors s'interroger sur l'avenir de ce jeune Irakien : va-t-il, comme Clamence, être tourmenté par le souvenir de cet événement tragique ? Souhaitera-t-il pouvoir revenir en arrière pour sauver ce jeune homme et, par là même, se sauver lui-même ?

Mohamed Jaafar écrit également et publie occasionnellement dans la presse:

« Il entendit la voix d'Abu Khalil : -Hier, le chef a parlé de toi

Il se tourna vers lui, le regard interrogateur : - A quel sujet ?

Il dit qu'il a vu un vieil article de toi.

- Il s'essuya le nez et alluma une cigarette pour remplacer celle qu'il venait de fumer : - Je lui ai dit : « Mon cher Abu Jacim est poète depuis longtemps, et c'est un écrivain réputé. »

- C'est ça, répondit Mohamed Jaafar, un écrivain au rancart. »⁽¹⁾

Mais cet écrivain est en proie à de nombreux échecs. Désespéré, il s'interroge sur le sens même de son écriture : « *Il lui était arrivé un jour de prendre conscience qu'il n'écrivait que pour écrire. Il ne savait pas au juste pourquoi l'on écrivait, ni pourquoi, d'une façon générale, il était nécessaire d'écrire.* » ⁽²⁾ Bien qu'il aime profondément la lecture, le mariage devient un obstacle à cette passion : « *Il commanda un thé léger et se dit que cela l'aiderait à rester éveillé pour lire un peu.*

L'autre face 21

- 1

22

- 2

Son goût pour la lecture n'avait pas faibli, malgré les circonstances pénibles où il vivait, et cela lui inspirait une certaine confiance en lui. A Baaqoubah, il disposait de beaucoup de temps et il n'avait pas prévu que son mariage réduirait cette disponibilité. »⁽¹⁾

Clamence essaie, lui aussi d'écrire : « *Je commençais d'écrire une Ode à la police et une Apothéose du couperet.* »⁽²⁾ Quant à Clamence, il ne rédige pas d'articles mais plaide, privilégiant l'expression orale. Il reconnaît lui-même être un bavard « Je suis bavard, »⁽³⁾. À première vue, le personnage de Camus semble très loquace, contrairement à Mohamed Jaafar qui est plutôt réservé. Cependant, si l'on y regarde de plus près, on constate que les longs discours de Clamence s'apparentent davantage à un monologue intérieur qu'à un véritable dialogue. Ce trait les rapproche paradoxalement de Mohamed Jaafar, dont le silence exprime aussi une profonde réflexion.

Un autre point de ressemblance entre les deux c'est leur préférence pour la solitude. Le mariage prive Mohamed Jaafar de ses moments de solitude : « *Ce n'était pas qu'il fût accoutumé à la vie de château, mais il n'avait non plus jamais vécu auparavant dans de telles conditions : dans une petite pièce, face à une femme, le jour, la nuit, et dans l'impossibilité de consacrer un seul instant à lui-même ou à ses livres d'autrefois.* »⁽⁴⁾

Clamence de sa part dit : « *Pas d'hommes, surtout, pas d'hommes ! Vous et moi, seulement, devant la planète enfin déserte !* »⁽⁵⁾ ce qui nous confirme son désir

1- Ibid. Page 39.

2- *La Chute*. Page 98.

3- Ibid. page 9.

4- *L'autre face*. page 25

5- *La Chute*. Page 78.

de solitude, l'avis largement répandu c'est que *La Chute* est une longue confession, un long monologue d'un homme en proie au désespoir. De plus Camus souligne que son protagoniste n'a pas d'ami « *Je n'ai plus d'amis, je n'ai que des complices.* »⁽¹⁾

La trahison constitue un autre point commun entre les deux ; Mohamed Jaafar trahit la confiance de Sayyed Hachim en convoitant sa femme Salima, il l'attend nuit après nuit devant la porte de sa chambre : « *Il la regardait. Il était pris de l'envie de la serrer très fort dans ses bras et de respirer son parfum mystérieux. Et dans la nuit claire, ce ne serait point criminel de confondre la chaleur de leurs corps pour éteindre son désir et connaître une paix profonde à laquelle il ne pouvait accéder dans sa solitude présente.* »⁽²⁾. De même, Clamence avoue avoir trahi ses amis « *J'avais des principes, bien sûr, et, par exemple, que la femme des amis était sacrée. Simplement, je cessais, en toute sincérité, quelques jours auparavant, d'avoir de l'amitié pour les maris.* »⁽³⁾

Après avoir noté quelques points de ressemblance entre les deux personnages, nous pouvons citer des points de divergence. Nous avons déjà souligné la différence d'âge entre les deux. Citons également leur point de vue opposé envers leur vie en général, Clamence malgré tout estime sa vie comme une réussite permanente. Quant à Mohamed Jaafar il ne voit que l'échec : « *... ainsi commencèrent les épreuves qui devaient le conduire à un nouvel échec.* »⁽⁴⁾ cet échec commence bien des années auparavant, quand il ne pouvait pas réussir son baccalauréat à deux reprises. Le mot « échec » et ses dérivés se répètent : « *il avait perdu, échoué deux fois.* » ou encore « *sa famille et ses connaissances étaient*

1- Ibid. page 79.

2- *L'autre face*. Page 90

3- *La Chute*. Page 64.

4- *L'autre face*. Page 56

totale­ment incapables de saisir le sens caché de cet échec. »⁽¹⁾ Clamence, quant à lui, parle de sa réussite « *Vous admettez alors que je puisse parler, en toute modestie, d'une vie réussie.* »⁽²⁾ De plus, ce n'est pas une réussite provisoire, mais permanente : « *Désigné personnellement, entre tous, pour cette longue et constante réussite.* »⁽³⁾ Il évoque également sa réussite avec les femmes : « *j'ai toujours réussi, et sans grand effort, avec les femmes* »⁽⁴⁾ il est tout à fait satisfait « *Mon accord avec la vie était total* »⁽⁵⁾

Les réflexions sur la vie en général et sur des sujets spécifiques montrent une autre différence entre les deux personnages. Camus a décidé le sort de Clamence avant la fin de l'histoire. Il nous livre ainsi ses pensées les plus profondes, fruits de tout son être. Au contraire, Mohamed Jaafar ne nous donne pas un accès direct à sa vie privée. Le lecteur ne peut qu'imaginer ce qui se passe dans sa tête, et ses idées restent vagues. Il peut paraître réservé, mais il semble également manquer de l'expérience et de la maturité de Clamence. D'une certaine manière, Mohamed Jaafar incarne en quelque sorte la jeunesse de Clamence, mais cette comparaison est hasardeuse car les contextes de vie en Irak et en France sont différents.

Ainsi, tous deux mènent des réflexions sur la vie en général, mais celles de Clamence sont plus approfondies. Cela pourrait laisser penser que Mohamed Jaafar est une sorte de reflet de Clamence dans sa jeunesse, en quête de sens dans un monde absurde. Cependant, il est essentiel de considérer le contexte

1- Ibid. Page 37

2- *La Chute*. Page 32.

3- Ibid. Page 33.

4- Ibid. Page 61.

5- Ibid. Page 32.

irakien des années 50. Peut-on réellement imaginer un jeune homme, issu d'un milieu simple, engagé dans des questionnements aussi philosophiques ? Le lecteur est-il amené à croire qu'un personnage comme Mohamed Jaafar, dans son contexte, puisse mener de telles réflexions ?

Dans ses réflexions introspectives, Mohamed Jaafar reconnaît ouvertement les limites de ses réflexions philosophiques, affirmant que « *Ceux qui n'avaient la foi étaient tous capables de vivre et mourir sans cette foi. N'était-ce pas vrai qu'ils en étaient capables ? Là-haut, dans son ciel, la petite étoile se consumait dans sa lumière. Il se dit que sa pensée manquait d'assise solide. (...) Il sentit l'ennui le gagner et tourna son regard vers le morceau de ciel brillant. Il était incapable de mener une réflexion approfondie sur des problèmes de cette nature.* »⁽¹⁾ Mais cela ne l'empêche pas de se poser des questions existentielles sur la vie et la mort, des questions qui révèlent un certain malaise face à l'absurdité de l'existence. Cet aveu suggère un certain malaise face à l'absurdité de l'existence, un sentiment qui se retrouve dans sa question : « *Comment vivons-nous, dans ce monde qui n'est pas à nous, qui ne nous appartient pas un seul jour ? pas une heure ? comment vivons-nous, pour finalement mourir ?* »⁽²⁾

La conscience de soi de Jaafar le distingue de ceux qui ne s'engagent pas dans une contemplation aussi profonde. Comme l'affirme la perspective existentialiste, considérer les questions fondamentales de l'existence humaine est une étape importante vers une vie authentique. Le philosophe français Jean-Paul Sartre a souligné que cette liberté de choisir sa propre voie est à la fois une bénédiction et une malédiction, car elle oblige l'individu à assumer l'entière responsabilité de ses actes. Il est différent des autres qui ne pensent pas :

1- *L'autre face*. Page 69

2- Ibid.

« Tout lui inspirait un ennui incommensurable, un ennui que ne connaissaient pas ceux dont il partageait la vie. Il ne décelait sur leurs visages aucun signe de ce mal dévastateur. Ils étaient tous à l'image de ce vieillard qu'il avait l'habitude de voir, et qu'il avait vu ce soir même assis devant lui, au café, il examinait attentivement l'extérieur, d'un regard fixe, indéchiffrable. Sur son visage, pas la moindre expression ; dans ses yeux, pas la moindre sensibilité. Il était incapable d'éprouver l'ennui et l'angoisse qui le rongeaient, lui. Il n'était même pas vivant, mais il n'était pas malheureux. Tel leur chatte, quand elle se pelotonnait pour une ou plusieurs heures, immobile, le regard perdu dans un horizon sans fin. »⁽¹⁾

Ainsi, la foule pour Mohamed Jaafar est totalement absente de cette existence. Il décrit la société de l'époque, et à travers ces mots nous constatons que le personnage de Takarli constitue un cas exceptionnel, ce qui vient corroborer notre thèse que nous développerons en la conclusion : ce personnage est une représentation timide du jeune Clamence.

1- Ibid. page 33

Conclusion

En tant que comparatiste, notre rôle n'est pas de trouver les ressemblances entre différents auteurs, mais de souligner l'impact sur l'un ou l'autre. Ce travail est destiné à étudier les relations que la littérature peut mener entre les peuples. En définitive, l'étude comparative de *L'Autre face* et de *La Chute* nous invite à dépasser la simple notion d'influence pour explorer les dynamiques complexes de la création littéraire. Si les similitudes entre ces deux œuvres sont indéniables, il convient de nuancer l'idée d'une simple imitation. En effet, Fouad Al Takarli, tout en s'inscrivant dans un contexte littéraire marqué par l'ouverture à l'Occident, parvient à produire une œuvre qui porte la marque de sa propre culture et de ses propres expériences.

En confrontant ces deux romans, nous avons pu mettre en évidence les enjeux spécifiques de la littérature arabe du XXe siècle, confrontée à la fois à l'héritage de la tradition et à l'appel de la modernité. Les écrivains arabes, tels que Fouad Al Takarli, ont su s'approprier des formes et des thèmes de la littérature occidentale pour en faire un instrument d'expression de leurs propres préoccupations.

Notre analyse a également souligné l'importance du contexte historique et social dans la production littéraire. En examinant la situation de l'Irak dans la première moitié du XXe siècle, nous avons pu mieux comprendre les conditions dans lesquelles Fouad Al Takarli a écrit son roman. Ainsi, si l'étude des influences est essentielle pour saisir la complexité des processus créatifs, elle ne doit pas occulter l'originalité et la spécificité de chaque œuvre. En définitive, c'est dans le dialogue entre les traditions et les modernités que se construit la richesse et la diversité de la littérature mondiale. Le fait de mener des études sur la réception de certain écrivain ou de certaine œuvre nous intéresse aussi. L'image de la France ou de certaine ville présente un sujet d'étude comparative intéressant pour examiner les rapports qui lient un pays à un autre.

Bibliographie

- AL SAADI, Awatif. La ville natale de François Mauriac à Fouad Al Takarli. Thèse de doctorat soutenue à l'université François Rabelais. Tours. France. 2009.
- AL TAKARLI, Fouad. *L'autre face*. Traduit de l'arabe et présenté par Odette PETIT et Wanda VOISIN. Imprimé par Corlet. Condé-sur-Noireau. France. 1991.
- BONHOMME, Béatrice et autres. *Analyses et réflexions sur Albert Camus, La Chute*. Ellipses. Edition marketing. Paris. 1997.
- CAMUS, Albert. *La Chute*. Gallimard. Paris. 1956.
- GRAY, Margaret. « Les « Juges Intègres » de Clémence : une lecture psychanalytique de La Chute ». In Actes du colloque international sur Albert Camus à Poitiers, les 29-30-31 mai 1997.
- HANS, Boll-Johansen. « L'idéologie cachée de La Chute d'Albert Camus » in *Revue Romane*, Bind 14 (1979) 2. Page 184. Disponible sur https://tidsskrift.dk/revue_romane/article/view/29300/26212 Consulté le 20 avril 2024.
- HERBERT, A. " Dostoïevski et Camus et l'immoralité de l'âme ". In *Revue de littérature comparée*. N.3. Juillet-septembre 1980.
- MADAN, Hassan, "Le Goglife écrit, lit et publié". In *Alkhaleej*. 25 mars 2021. Disponible sur <https://www.alkhaleej.ae/2021-03-25/%D8%A7%D9%84%D8%AE%D9%84%D9%8A%D8%A8%D9%88%D9%8A%D9%82%D8%B1%D8%A3-%D9%88%D9%8A%D8%B7%D8%A8%D8%B9/%D8%B4%D9%8A%D8%A1-%D9%85%D8%A7/%D8%A7%D9%84%D8%B1%D8%A3%D9%8A-%D8%B2%D9%88%D8%A7%D9%8A%D8%A7>
- TOELLE, Heidi et ZAKHARIA, Katia. *A la découverte de la littérature arabe, du Vie siècle à nos jours*. Flammarion, Paris. 2003.

رواية "الوجه الآخر" لفؤاد التكرلي بين المحاكاة والإلهام لرواية "السقطة" لألبير كامو

ملخص

إن مسألة التأثير بين الأدب العربي والغربي، وخاصة الفرنسي، هي في قلب العديد من الدراسات. يأخذ هذا العمل مثال رواية "الوجه الآخر" للروائي العراقي فؤاد التكرلي ورواية "السقطة" للفرنسي ألبير كامو لتوضيح هذه الإشكالية والتساؤل حول طبيعة هذا التأثير: أترأه تقليدا أم إلهاما أم هو شكل من أشكال إعادة إنتاج النص؟ تسلط دراستنا الضوء على أن الكتاب العرب المهتمون بهذا الجنس الأدبي الجديد نسبيا، الرواية، وجدوا أنفسهم أمام معضلة: إما متابعة مراحل تطور الرواية الغربية أو خلق نموذج أصيل يستلهم من إنجازات الأدب الغربي مع الحفاظ على هويتهم الثقافية. وقد وثقت الدراسة نقاط التشابه بين أبطال الروائين كما اشترت نقاط الاختلاف للوصول الى نتيجة مفادها ان بطل التكرلي الموظف البسيط الشاب يشبه الى حد كبير بطل كامو المحامي المرموق الناجح والذي وصل الى نهاية حياته مع وجود بعض الاختلافات. الا ان التكرلي رسخ بطله في بيئته ومحيطه ولم يقلد ابداع كامو بل كان له ابداعه الخاص.

الكلمات المفتاحية: كامو - المقارنة الأدبية - التكرلي - الرواية العربية - السقطة

